

Les parents sont trop anxieux pour laisser leurs enfants sortir seuls dans la rue

Education Les enfants passent beaucoup moins de temps seuls à l'extérieur qu'avant. La faute à l'urbanisme, mais également aux craintes parentales et à l'isolement.

Camille Krafft

camille.krafft@lematindimanche.ch

«Je pourrais la guetter par la fenêtre quand elle descend du bus, mais je vais quand même la chercher. Si je suis à la maison, ça ne me coûte rien. Et je me dis que ça m'évitera peut-être de pleurer toute ma vie. Je suis de cette génération traumatisée par les affaires Dutroux et Fourniret.» Claire est une mère de famille établie dans un tranquille village vaudois. Sa fille de 6 ans, elle préfère, pour l'instant, l'avoir en permanence sous les yeux. Au même âge, Claire partait seule avec ses sœurs et ses amies jouer dans la campagne.

Mais les temps changent et «jouer dehors» n'a plus aujourd'hui la même signification qu'autrefois: selon une étude dont les résultats ont été rendus publics cette semaine par la fondation Pro Juventute, 15% des petits Suisses âgés de 5 à 9 ans ne jouent jamais à l'extérieur. Un sur cinq sort uniquement sous surveillance et ce en moyenne 40 minutes par jour. Seulement 31% ne sont pas surveillés du tout. Pour comparaison, dans les années 1970, les enfants passaient trois à quatre heures par jour à l'extérieur.

Ce résultat corrobore ceux d'une étude réalisée en Angleterre par le Dr William Bird en 2007, qui montre à quel point la zone d'autonomie de l'enfant autour de son domicile s'est réduite en quatre générations (voir infographie). Il fait aussi écho aux préoccupations des polices de toutes les grandes villes de Suisse, dont l'un des chevaux de bataille est «le phénomène des parents-taxis hyperprotecteurs qui emmènent leurs enfants en voiture à l'école», relève l'adjudant Jacky Vauthey, chef de la prévention routière à la police de Lausanne.

De moins en moins, donc, les enfants sortent seuls de la maison. Pour Pro Juventute, une par-

tie du problème est liée à l'urbanisme et à l'environnement résidentiel. «Il faut davantage de zones à 20 ou 30 à l'heure, d'espaces de liberté et d'aires de jeu, ainsi que des habitats groupés avec parkings souterrains», selon Monique Ryf, responsable régionale pour la Suisse romande de Pro Juventute. Mais la même étude suggère également que certaines craintes plus irrationnelles influencent l'attitude des parents: lorsqu'on a demandé à ces derniers pourquoi ils ne laissaient pas leur enfant jouer dehors tout seul, la première réponse a été «parce qu'il n'est pas assez âgé» et la seconde «parce qu'il pourrait être abordé par un étranger».

Contrôle social

Cette tendance à la surprotection parentale est nettement plus marquée dans un pays comme les Etats-Unis, où une mère de Floride a par exemple été condamnée en 2014 à 4000 dollars d'amende pour avoir laissé son fils de 7 ans jouer seul dans un parc. Mais elle touche désormais également l'Europe et la Suisse, et se voit amplifiée par un autre phénomène qui gagne du terrain: «Les familles sont de plus en plus individualistes», relève Nahum Frenck, pédiatre et thérapeute de famille à Lausanne. Monique Ryf abonde: «Dans les villes et maintenant aussi dans les villages, les gens ne connaissent plus leurs voisins. Ils ne peuvent plus compter sur une forme de surveillance collective.» Souvent cités en exemple, les Japonais laissent au contraire généralement leurs enfants se débrouiller seuls très tôt dans la rue et le métro, en s'appuyant sur le contrôle social, selon une thèse rédigée récemment par l'anthropologue culturel Dwayne Dixon: les parents montrent ainsi qu'ils font confiance tant à leur enfant, qu'à l'ensemble de la communauté.

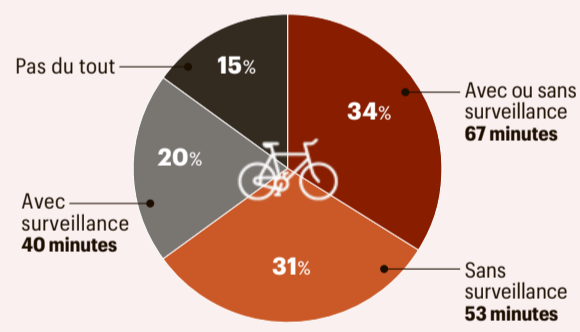
Mais finalement, si les enfants sont toujours surveillés, ils n'en



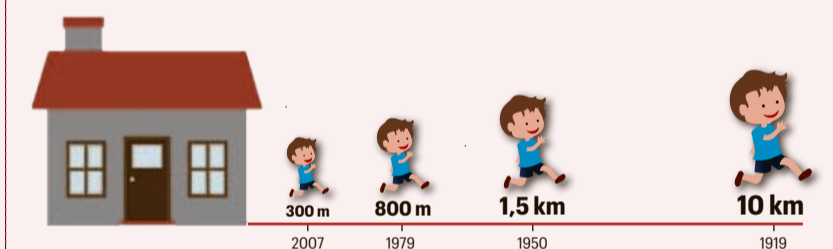
Les petits Romands qui jouent seuls dehors y restent 20 minutes par jour en moyenne, contre 32 pour les Alémaniques. Meyer/Tendance Floue

L'autonomie des enfants s'est réduite au fil du temps

Comment les enfants jouent-ils dehors et combien de temps (en minutes par jour)?



En 1919, les enfants s'éloignaient 30 fois plus loin de la maison qu'aujourd'hui.



sources: Pro Juventute, terraco

ont que mieux protégés, non? Pas vraiment. Au contraire, même. Car jouer dehors permet à l'enfant de développer toutes sortes de compétences sociales, physiques et intellectuelles qui l'aideront à se protéger des dangers. En laissant par exemple un enfant s'exercer sans relâche au vélo pendant que l'on vaque à autre chose, on lui permet d'acquiescer par lui-même la maîtrise de son

véhicule. «Le nombre d'accidents impliquant des enfants à vélo a beaucoup augmenté ces dernières années», souligne Mario Gehri, médecin-chef de l'Hôpital de l'Enfance à Lausanne. Ils ne savent plus pédaler en gardant leur équilibre tout en tendant le bras pour indiquer qu'ils vont tourner. C'est à cause du manque d'activité physique. Moins un enfant bouge, plus il risque de faire des accidents graves.» Or, selon le spécialiste, «depuis les années 1970, c'est la lente dégringolade: pour le test d'endurance des 12 minutes, par exemple, les performances ont chuté de moitié».

Obsession du risque zéro

Contrairement aux idées reçues de certains parents, aucun sport, même régulier, ne peut remplacer l'activité physique modérée que constitue le jeu à l'extérieur. Ce dernier permet de lutter contre le surpoids, d'entraîner la motricité et la psychomotricité, et a également des répercussions sur la santé osseuse: «Les os se calcifient grâce au mouvement pendant l'enfance. Ce capital s'acquiert durant les premières années de vie.»

D'accord. Mais pourquoi ne pas simplement les inciter à bouger plus sous le regard des parents? «Parce que les enfants ont besoin de faire des expériences pour s'autonomiser», rappelle Nahum Frenck. En jouant seuls à

«Dans les villes et maintenant aussi dans les villages, les gens ne connaissent plus leurs voisins. Ils ne peuvent plus compter sur une forme de surveillance collective»

Monique Ryf, responsable régionale pour la Suisse romande de Pro Juventute

l'extérieur, ils vont aussi développer des compétences sociales et entraîner leur imagination. S'ils ne le font pas, ils risquent d'être empruntés dans leur relation aux autres.»

Certains parents admettent donc devoir faire des efforts pour lâcher prise (lire encadré), à l'image de Frédéric, père de famille lausannois: «Parfois, je me demande si je pourrai les laisser partir seuls un jour. J'ai conscience que ça peut les désécuriser, mais j'ai de la peine à faire autrement. Je ne relâche jamais mon attention, parce qu'il suffit d'une seconde. Je suis obsédé par le risque zéro, en quelque sorte.»

Mais il serait injuste de tout mettre sur les épaules des géniteurs, la réponse étant bien sûr également collective: si certains parents peinent à laisser leurs enfants sortir seuls, c'est aussi parce

qu'ils savent qu'à l'extérieur, ces derniers dérangent. «La Suisse n'est pas du tout un pays qui favorise le jeu dans la rue», constate Nahum Frenck. On supporte mal que les enfants fassent du bruit et on a peur qu'ils cassent des choses. On aurait beaucoup à apprendre des pays du Sud.» En 2012, à Wädenswil (ZH), des habitants avaient ainsi obtenu par voie juridique que les buts du terrain de football soient condamnés durant le week-end, afin que les enfants fassent moins de bruit.

«Quand j'étais gosse, on n'avait pas de place de jeu et on n'aurait jamais songé à en demander une», relève Fabrice, père de trois enfants, qui a grandi au pied du Jura vaudois, où il est toujours établi. Tout était ouvert, on entraînait chez les gens, dans les jardins, on ressortait... Dans les années 1990, les choses ont changé, et les gens ont commencé à s'énervier, par exemple, quand un gamin entraînait sur leur propriété.»

Anthropologue et ethnologue établie à Paris, Pascale Legué a travaillé sur la place des enfants de 6 à 13 ans dans les villes. Elle souligne que depuis le milieu du XXe siècle, les enfants ont commencé à désertir progressivement les rues, à mesure que la voiture est devenue prioritaire. «Aujourd'hui, ils sont confinés dans les parcs et les jardins.» Où ils jouent, souvent, sous la surveillance de leurs parents. ●

Quatre conseils pour lâcher prise en tant que parent

● Garder les statistiques en tête.

«85% des maltrahances ont lieu au sein des familles ou de l'entourage proche», rappelle Nahum Frenck, pédiatre et thérapeute de famille à Lausanne. Quant aux enlèvements, ils sont le fait de l'un des deux parents dans l'écrasante majorité des cas: selon des statistiques de la police cantonale vaudoise publiées en 2014, 42 enlèvements d'enfants avaient été répertoriés entre 2010 et 2012, dont seulement trois étaient des tentatives (avortées) de rapt par des inconnus.

● Exercer son enfant à se mouvoir

dans la circulation: selon le Bureau de prévention des accidents (BPA), un enfant ne prend conscience des dangers que vers l'âge de 8 à 10 ans. Mais cela ne signifie pas qu'il

ne doit pas affronter la circulation avant, au contraire: le BPA conseille d'exercer le comportement de son enfant dans la rue dès l'âge de 2 ans (en lui expliquant les feux, les passages piétons, etc.) afin de le rendre autonome progressivement. Plus tard, «le meilleur moyen de voir si son enfant est prêt, c'est de lui proposer de le suivre à distance dans la rue pour évaluer comment il se débrouille», conseille Nahum Frenck.

● Faire bouger son enfant depuis tout petit.

C'est essentiel pour développer son agilité et sa motricité et donc prévenir des accidents lorsque l'enfant grandit. Pour expliquer aux parents comment développer les capacités physiques de leur progéniture

depuis qu'il est bébé, le programme suisse PAPRICA (physical activity promotion in primary care) a conçu des brochures où figurent des conseils adaptés aux différents âges (disponibles en PDF sur www.paprica.ch).

● Faire confiance

C'est la clé, selon Nahum Frenck. «J'ai vu des enfants de 7 ou 8 ans se débrouiller comme des chefs dans le trafic: ils se font confiance parce que les parents leur font confiance. Parfois, ces derniers devraient se donner un coup de pied aux fesses et se rappeler que le risque zéro n'existe pas. Ne pas le faire, cela équivaut à dire à son enfant: «Tu n'iras à la piscine que lorsque tu sauras nager.»